

# Premier prix de piano

de

Eugène Labiche

Collaborateur : Alfred Delacour

*PERSONNAGES :*

DEGODIN

EDMOND MADOULAY

DUPONCEAU

MADAME DUPONCEAU

BLANCHE, fille de DEGODIN

VICTOIRE, bonne de DEGODIN

La scène se passe à Paris, chez DEGODIN.

Le théâtre représente un salon simplement meublé. Porte au fond. De chaque côté, deux portes en pan coupé avec grands rideaux. Deux portes de chaque côté, deuxième plan. Un bonheur-du-jour, près de la porte du fond, côté jardin. Idem, un buffet, côté cour. Un guéridon, côté jardin, à l'avant-scène, et une chaise de chaque côté. Une table à l'avant-scène, côté cour. Tout ce qu'il faut pour écrire. Idem, une chaise. Entre les deux portes, côté cour, un petit meuble près de la table, sur lequel il y a un carafon d'eau-de-vie, un petit verre et son plateau. Chaises de chaque côté de la porte du fond. Sur le guéridon de gauche, un carton à dessin et son crayon. Dans un vase, un bouquet de fleurs, sur le guéridon.

*Scène première*

BLANCHE, puis VICTOIRE

*Au lever du rideau, BLANCHE dessine un bouquet de fleurs placé sur le guéridon, à gauche.*

BLANCHE. — Encore un coup de pinceau et mon bouquet sera terminé.

*(Travaillant en fredonnant.)*

Au moulin qui tourne,

Qui tourne et retourne,

J'apporte le grain

Qui sera demain

La belle farine

Bien blanche et bien fine...

*(S'arrêtant.)* Là... C'est fini... il est très gentil, mon bouquet. *(Elle le met dans son carton.)* Qu'est-ce que je vais dessiner, à présent... j'ai fait le chat... j'ai fait le chien! Tiens! si j'entreprenais le portrait de papa... Il est bien juste qu'il profite des talents d'agrément qu'il m'a fait donner... C'est une bonne idée... nous commencerons aujourd'hui...

VICTOIRE, *paraissant au fond.* — Mam'zelle... c'est un monsieur qui désire parler à M.

Dégodin, votre papa...

BLANCHE. — Je ne l'ai pas vu sortir, il doit être dans son cabinet... Attends. *(Elle se lève.)* Je ne

suis pas habillée, je me sauve ! (*De la porte.*) Fais entrer ce monsieur et va prévenir mon père !  
(*Elle entre à gauche, deuxième plan.*)

*Scène II*

VICTOIRE, MADOULAY

VICTOIRE, *au fond.* — Entrez, monsieur...

MADOULAY, *entrant.* — M. Dégodin est-il chez lui ?

VICTOIRE. — Je n'en suis pas sûre, mais je vais voir dans son cabinet. Si monsieur veut attendre un instant !...

(*Elle entre à droite, deuxième plan.*)

MADOULAY, *seul.* — Enfin, je vais donc pouvoir le contempler, ce fameux Dégodin ! Je suis bien curieux de faire sa connaissance, un bonhomme dont je ne soupçonnais même pas l'existence, et qui passe sa vie à donner de mauvais renseignements sur mon compte. Il m'a déjà fait manquer trois mariages... les deux premiers, ça m'est égal... deux grandes blondes filasse... mais le troisième... j'y tenais... Ce ténébreux bourgeois a une phrase toute faite quand on lui parle de moi... Le jeune Madoulay, je le connais beaucoup... gentil garçon !... mais pour un million, je ne lui donnerais pas ma fille ! et crac ! ça craque ! Mais pourquoi s'acharne-t-il après moi ! Je ne lui ai rien fait, je ne l'ai jamais vu !...

VICTOIRE, *revenant de droite.* — Je m'avais trompé, Monsieur n'est pas rentré...

MADOULAY. — Ah ! sapristi ! à quelle heure peut-on le voir !

VICTOIRE. — Il déjeune à onze heures... si vous voulez l'attendre...

MADOULAY, *regardant sa montre.* — Il en est dix... j'ai une petite course à faire dans le voisinage, je reviendrai... (*Il remonte au fond ; apercevant une photographie pendue près de la porte du fond, côté jardin.*) Quel est ce portrait?...

VICTOIRE. — C'est celui de M. Dégodin.

MADOULAY, *à part.* — Le voilà donc, le misérable ! Tiens ! il a l'air bonhomme. Mais je ne le connais pas du tout... (*A VICTOIRE.*) Je reviendrai.

(*Il se dirige vers la porte du fond.*)

VICTOIRE. — Si monsieur veut laisser son nom.

MADOULAY. — Voici ma carte ! (*Se ravisant.*) Non ! il se méfierait... (*Haut.*) Je vais écrire.

(*Il se met à la table de droite et écrit.*)

VICTOIRE. — Monsieur veut-il une plume de fer ?

MADOULAY. — Celle-là suffit. (*Se levant et indiquant le papier qu'il laisse sur la table.*) Vous lui remettrez ce papier dès qu'il rentrera.

VICTOIRE. — Bien, monsieur !

(*MADOULAY sort par le fond.*)

*Scène III*

VICTOIRE, BLANCHE

BLANCHE, *passant la tête à la porte de gauche, deuxième plan.* — Tu es seule ? Ce monsieur est parti?...

VICTOIRE. — Le v'là qui s'en va, mais il a laissé son nom.

BLANCHE. — Accompagne-le donc.

VICTOIRE. — C'est vrai... si c'était un voleur.

(*Elle sort par le fond.*)

BLANCHE, *prenant sur le bureau le papier laissé par MADOULAY et lisant.* — « Don José Da Sylva, Fumigueros, Las Fuentes, Caballeros... » (*Parlé.*) C'est un Espagnol. (*Lisant.*) « Est venu présenter ses salutations à M. Dégodin. » (*Parlé.*) Papa connaît donc des Espagnols ! (*Elle pose le billet sur la table de gauche et allant à la table de droite.*) Voyons ces papiers que papa m'a dit

de mettre en ordre... je suis son secrétaire maintenant... il m'a dit que je ferais sa correspondance. (*Prenant une chemise et en lisant la suscription.*) Lettres répondues... (*L'ouvrant.*) Oh ! pas une ! (*Prenant une autre chemise et lisant.*) Lettres à répondre. Oh ! quel volume ! Voilà de la besogne pour moi... (*Arrangeant d'autres papiers.*) Tiens ! un papier timbré ! (*Lisant en descendant.*) « Entre les soussignés Pierre Lestrelin, propriétaire d'une maison située rue de Vaugirard, n° 41 bis. » (*Parlé.*) Ah ! c'est le bail de notre appartement. (*Lisant.*) « Article 3 : La dite location est faite pour vingt-cinq ans à dater de ce jour. » (*Parlé.*) Vingt-cinq ans ! nous ne sommes pas près de déménager. (*Lisant.*) « Toutefois, il demeure convenu entre les parties, que le présent bail sera résilié de plein droit et sans indemnité, dans le cas où le sieur Joseph Madoulay, neveu du dit sieur Pierre Lestrelin, viendrait à se marier et désirerait habiter l'appartement qui fait l'objet de la présente location. Auquel cas, le sieur Dégodin serait obligé de quitter le dit appartement dans le délai de trois mois, après avoir fait ramoner les cheminées. » (*Parlé.*) Comment, si ce monsieur se marie... Alors nous sommes ici comme un fiacre sur la place !

*Scène IV*

BLANCHE, DEGODIN, puis VICTOIRE

DÉGODIN, *en dehors, côté jardin.* — Victoire ! Où est donc Victoire ?

BLANCHE. — Ah ! voilà papa ! (*DEGODIN paraît. Il tient à la main, avec la plus grande précaution, une enveloppe de chapeau en papier. Allant vers lui pour l'embrasser.*) Bonjour, papa !

DEGODIN, *l'éloignant.* — Prends garde, nous nous embrasserons tout à l'heure.

BLANCHE. — Tiens ! tu as acheté un chapeau neuf.

DÉGODIN. — Ne touche pas, c'est fragile ! (*Appelant VICTOIRE qui est entrée derrière lui.*) Victoire !

VICTOIRE. — Je suis là, Monsieur !

(*Elle remonte.*)

DÉGODIN, à BLANCHE. — Alors, défais le papier... avec précaution. (*BLANCHE enlève le papier... où l'on voit un paquet dans un mouchoir.*) Maintenant, ouvre le mouchoir doucement... (*BLANCHE enlève le mouchoir qui laisse apparaître un fromage dans un panier en forme de cœur.*)

BLANCHE. — Ah ! un fromage à la crème !

(*Elle le donne à VICTOIRE.*)

DEGODIN. — Que je viens d'acheter moi-même à ton intention.

BLANCHE. — Mais pourquoi le mettre dans une enveloppe de chapeau ?

DEGODIN. — Pour le monde... on ne peut pas se promener avec un fromage dans la main... tandis qu'un chapeau, ça fait très bien. (*BLANCHE va à la table de gauche et range.*) A nous deux, Victoire ! Tu es une bonne fille, tu as d'excellentes qualités, ainsi, tu réussis très bien le bouillon gras, mais tu rates la friture...

VICTOIRE. — Cependant, Monsieur...

DÉGODIN. — Ne m'interromps pas... je sais ce que je dis... la friture doit être croquante... la tienne est molle... elle plie sous la dent... C'est un grand défaut... mais tu es intelligente, tu as le désir de bien faire... et je suis persuadé qu'avec un peu d'application... tu atteindras... sinon à la perfection... je sais qu'il n'est pas donné à l'homme d'y atteindre... ni aux cuisinières... mais tu arriveras du moins à un mieux relatif... le seul qu'il soit permis de demander à notre pauvre humanité... Maintenant, parlons du fromage... Voici comment tu vas le préparer.

VICTOIRE. — Oh ! je sais, Monsieur !

DEGODIN. — Tu sais... tu crois tout savoir... et tu ne sais rien ! Vois la friture ! Tu vas prendre ton cœur et le verser dans un saladier.

VICTOIRE, *riant bêtement*. — Oh ! oh !...

DEGODIN. — Pourquoi ris-tu ?

VICTOIRE. — Monsieur me dit des bêtises. Mon cœur dans un saladier !

DEGODIN, *avec force*. — Veux-tu finir ? (*Changeant de ton.*) Tu vas mettre ton fromage dans un saladier... tu l'écraseras doucement avec une cuillère...

VICTOIRE. — Oui, Monsieur !

DEGODIN. — Tu achèteras deux sous de double crème... tu entends... de la double crème... ne te laisse pas voler.

VICTOIRE. — Oui, Monsieur.

DEGODIN. — Quand ton fromage sera bien écrasé en purée... tu verseras la crème peu à peu... ne va pas verser tout à la fois...

VICTOIRE. — Non, Monsieur. (*A part.*) Est-il sciant!...

DEGODIN. — Peu à peu, et tu remueras ton fromage avec ta cuillère... tout doucement... tout doucement... Tu as bien compris?...

VICTOIRE. — Oui, Monsieur.

DEGODIN. — Veux-tu que je recommence ?

VICTOIRE, *s'en allant avec le fromage à droite, premier plan*. — Oh ! c'est pas la peine ! (*Revenant.*) Ah ! j'oubliais, il y a un monsieur qui est venu vous demander...

DÉGODIN. — Qui ça ?

BLANCHE, *se levant*. — Un Espagnol. (*Lui remettant le papier laissé par MADOULAY.*) Voici son nom !

DEGODIN, *lisant*. — « Don José, Da Sylva, Fumigueros, Las Fuentes, Caballeros. » (*A VICTOIRE.*) Qu'est-ce que tu me dis, un monsieur, ils sont cinq !

VICTOIRE. — Non, Monsieur !

DEGODIN. — Don José, un ! Sylva, deux ! Fumigueros, trois ! Las Fuentes, quatre ! Caballeros, cinq ! Quelle brute ! Elle ne sait pas seulement compter jusqu'à cinq !

VICTOIRE. — Ils n'étaient qu'un !

DEGODIN. — C'est bien, va-t'en ! et verse ta crème peu à peu ! Peu à peu ! (*VICTOIRE entre à droite, premier plan. Continuant à lire.*) « Est venu présenter ses salutations à M. Dégodin. »

(*Parlé.*) Est venu... Alors Victoire a raison... il n'y en a qu'un...

BLANCHE. — Qui a plusieurs noms...

DEGODIN. — C'est drôle ! je ne connais aucun Espagnol !

BLANCHE. — Avec tout cela, papa, tu ne m'as pas encore embrassée!...

DEGODIN. — C'est le fromage !... et don Caballeros... (*Il l'embrasse.*) Bonjour, fille !

BLANCHE. — Tu viens de faire ta petite promenade au Luxembourg ?

DEGODIN. — Oui... tous les matins... je n'ai que la rue à traverser en pantoufles... C'est mon jardin... on me ratisse mes allées tous les jours... On renouvelle mes corbeilles toutes les semaines... les gardiens me saluent... et tout ça pour rien... Quelle bonne idée j'ai eue de venir me loger rue de Vaugirard...

BLANCHE. — C'est un peu loin.

DEGODIN. — Songe donc, cinq fenêtres au midi... la vue sur le jardin... un petit second... pas haut du tout... à deux pas de l'Odéon... où je ne vais jamais... le tout pour dix-huit cents francs... Aussi en entrant ici... il y a deux ans... j'ai fait pour huit mille francs de dépenses... un calorifère... des cloisons... c'est pour la vie...

BLANCHE. — Oh ! pour la vie !

DÉGODIN. — J'ai un bail de vingt-cinq ans !

BLANCHE. — Oui, mais si M. Madoulay venait à se marier...

DEGODIN. — Quoi, Madoulay? Comment sais-tu cela?...

BLANCHE, *allant à la table à droite.* — J'ai lu ton bail, ce matin... en rangeant les papiers...

DEGODIN. — Oui... je sais... l'article 3. L'infâme article 3. Mais je suis tranquille, Madoulay ne se mariera pas...

BLANCHE. — Comment?

DEGODIN. — J'ai pris mes précautions ! (*Se reprenant.*) Mes informations ! Oh ! Dieu ! s'il me fallait quitter mon appartement, je crois que je ferais une maladie ! Mais ne parlons pas de ça, ça m'attriste... Voyons, qu'est-ce que tu as fait ce matin ?

(*Il s'assied sur la chaise, près du petit guéridon, à gauche.*)

BLANCHE. — D'abord, j'ai étudié mon piano...

DEGODIN, *la faisant asseoir sur ses genoux.* — Ah ! oui... tu l'aimes bien, ton piano...

BLANCHE. — Dame ! J'ai eu le premier prix à ma pension... Et toi ?

DEGODIN, *froidement.* — Moi aussi, je l'aime... comme un père peut aimer le piano...

BLANCHE. — Ensuite ! j'ai dessiné... mon bouquet est fini... et j'ai conçu un grand projet...

DEGODIN. — Vraiment !

BLANCHE. — Je veux faire ton portrait.

DEGODIN. — J'ai déjà ma photographie...

BLANCHE. — Ce n'est pas la même chose.

(*Elle se lève.*)

DEGODIN, *se levant et passant à droite.* — Au fait, c'est une bonne idée. (*A part.*) Pendant ce temps-là, elle laissera reposer son piano. (*Haut.*) Quand commençons-nous?...

BLANCHE. — Tout de suite, si tu veux. (*Approchant une chaise du bureau.*) Tiens, mets-toi là.

DEGODIN, *s'asseyant, à part.* — J'aime toujours mieux ça que des gammes...

BLANCHE, *qui est allée chercher un livre sur la table.* — Prends ce livre...

DEGODIN. — Qu'est-ce que c'est que ça?

BLANCHE. — Les *Méditations*, de M. de Lamartine.

DEGODIN. — Bon ouvrage, j'en ai entendu parler...

BLANCHE. — Attends... je vais te poser... Suppose que tu viens de lire *Le Lac*.

DEGODIN. — Quel lac?

BLANCHE. — Une pièce de vers... Tu es ému... le livre à demi entrouvert, comme ça... Là, maintenant, baisse la tête et lève les yeux... Ça sera mieux... l'air mélancolique...

DEGODIN. — Voilà qui est commode. Est-ce bien comme ça?...

BLANCHE. — Pas mal... Maintenant, les yeux au ciel... Là... Très bien ! ne bouge plus !

(*Elle s'assied et commence à travailler.*)

DEGODIN. — Dis-donc ? Est-ce qu'on peut parler ?

BLANCHE. — Oui... mais sans remuer. (*Dessinant.*) Tu n'es pas assez rêveur... pense au lac...

DEGODIN. — Oui... (*A part.*) C'est très fatigant de penser au lac...

BLANCHE. — Baisse la tête, et lève les yeux !

DEGODIN. — Voilà qui est commode ! baisser la tête et lever... (*Le livre lui échappe.*) Paf ! voilà le lac par terre !

BLANCHE, *se levant.* — Ne bouge pas ! ne perds pas ta pose !

(*Elle ramasse le livre, le donne à son père et retourne à sa place.*)

DÉGODIN. — Dis donc, Blanche !

BLANCHE. — Papa !

DEGODIN. — As-tu pensé quelquefois qu'un jour ou l'autre, il faudra songer à te marier...

BLANCHE, *dessinant.* — Oh ! certainement. Depuis quinze jours que j'ai quitté la pension, j'y pense beaucoup...

DÉOODIN, *joyeux*. — Ah ! vraiment ! le mariage...

BLANCHE, *vivement*. — Ah ! tu as bougé !

DEGODIN. — C'est que cette diable de position, ça me tire le cou...

BLANCHE. — Les yeux au ciel... et la bouche un peu entrouverte pour exprimer l'extase...

DÉOODIN, *entrouvrant la bouche*. — Comme ça !...

BLANCHE. — Très bien !

DÉOODIN, *à part*. — Mon Dieu ! que je suis mal ! (*Haut.*) Dis donc ! est-ce que c'est bien long à faire un portrait?...

BLANCHE. — Non... si tu ne bouges pas, je ne te demanderai qu'une quinzaine de jours...

DEGODIN, *vivement*. — Quinze jours ! sur le lac !

BLANCHE. — Les yeux au ciel ! Les yeux au ciel !

DUPONCEAU, *paraissant au fond*. — Bonjour, cher ami !

DEGODIN, *se levant vivement*. — DUPONCEAU ! (*A part.*) Quelle chance ! (*Portant la main à son cou.*) Bien ! un torticolis !...

*Scène V*

LES MEMES, DUPONCEAU

DUPONCEAU. — Ah ! mille pardons ! je vous dérange...

DEGODIN. — Du tout !

BLANCHE. — Je commençais un portrait de mon père...

DUPONCEAU. — Alors, continuez... je vous en prie... (*Voulant faire asseoir DEGODIN.*)

Remettez-vous à votre place, je le veux !...

DEGODIN, *résistant*. — Mais non ! sapristi ! j'en ai assez !

DUPONCEAU. — Alors, je m'en vais...

DEGODIN. — La séance est finie... je ne veux pas fatiguer ma fille... D'ailleurs, nous avons à causer...

BLANCHE, *se levant*. — Je vous laisse, papa...

DEGODIN. — Va, mon enfant !

(*BLANCHE entre à gauche, deuxième plan.*)

*Scène VI*

DEGODIN, DUPONCEAU

DEGODIN, *à part*. — Le torticolis y est !

DUPONCEAU. — J'étais impatient de vous voir... Vous êtes allé aux Italiens, hier soir?...

DEGODIN. — Oui, je me serais même beaucoup amusé... sans la musique ! Nous avons près de nous les ambassadeurs japonais... Singulier peuple ! Il se mouche dans des morceaux de papier.

DUPONCEAU. — Oui... mais notre grande affaire?...

DEGODIN. — Ma fille a vu votre fils...

DUPONCEAU. — Eh bien ? son impression ?

DEGODIN. — Très bonne !

DUPONCEAU. — Ah ! mon ami, que vous me faites plaisir ! Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

DEGODIN. — Dame ! vous comprenez... je ne lui ai pas avoué qu'il s'agissait d'une entrevue... je m'y suis pris d'une façon très adroite... je lui ai dit : Blanche, regarde donc au balcon... la stalle n° 6... Est-ce que ce n'est pas le fils Dubuissard ? Elle a regardé et m'a répondu : Non, papa, celui-ci est bien mieux...

DUPONCEAU, *avec joie*. — Ah !

DEGODIN. — Et cependant, Dubuissard fils passe pour un joli garçon... Entre nous, pendant la représentation, les yeux de Blanche se sont dirigés plusieurs fois sur la stalle n° 6.

DUPONCEAU. — Parfait !

DEGODIN. — Je crois qu'elle se doute de quelque chose.

DUPONCEAU. — Vraiment !

DEGODIN. — Elle est très fine, ma fille ! (*On entend faire des gammes sur le piano, à gauche, deuxième plan, côté jardin.*) Ah ! nous y voilà, ça commence !

DUPONCEAU, *remontant au fond, côté jardin.* — Un piano ! Mademoiselle Blanche est musicienne?...

DEGODIN. — Ah ! du matin au soir !

DUPONCEAU. — Cela se trouve à merveille... Olivier est fou de musique !

DEGODIN. — Eh bien ! elle lui en fera ! (*A part.*) Plus qu'il n'en voudra. (*Accompagnant le piano.*) Do, ré, mi, fa, sol... C'est exaspérant!

DUPONCEAU. — Ainsi, vous pensez que nous pouvons espérer?...

DEGODIN. — Le mariage? C'est une affaire arrangée !

(*Le piano cesse.*)

DUPONCEAU, *le remerciant.* — Ah ! mon ami ! Ah ça ! voyons, parlez-moi franchement... quelle est la cause de votre changement?

DEGODIN. — Quel changement ?

DUPONCEAU. — Il y a quinze jours... quand je suis venu vous faire une première ouverture... vous vous êtes récréé, vous m'avez dit : « Ma fille sort de pension, ne me l'enlevez pas tout de suite, Duponceau... laissez-moi jouir de mon enfant... » Et vous m'avez renvoyé à deux ans...

DEGODIN. — C'est pourtant vrai.

DUPONCEAU. — Puis voilà qu'avant-hier je vous rencontre, et c'est vous-même qui me proposez... Pourquoi?... Est-ce que vous ne pourriez pas vivre avec votre fille? Est-ce qu'elle aurait un caractère?...

DEGODIN. — Oh ! ravissant !

DUPONCEAU. — Alors, pourquoi?...

(*Les gammes recommencent.*)

DEGODIN, *crispé.* — Bien!... Allez, la musique!... Tenez, écoutez ça!... (*Accompagnant le piano.*) Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do. (*Avec explosion.*) Eh bien ! voilà pourquoi !...

DUPONCEAU, *étonné.* — Comment?...

DEGODIN. — Ma fille est un ange!... mais elle fait des gammes toute la journée. Si je veux lire tranquillement mon journal... paf ! do, ré, mi, fa, sol, la, si, do... et je ne sais plus ce que je lis... Si j'entreprends de me faire la barbe... paf! do, ré, mi, fa, sol... et je me coupe!... Si je veux faire un compte, écrire une lettre... do, ré, mi, fa, sol... ma plume a des convulsions et je fais des pâtés sur mes écritures... Enfin, c'est agaçant! c'est énervant!... Je deviens mauvais père !

DUPONCEAU. — Alors, vous n'aimez pas la musique?

DEGODIN. — La musique, je la considère comme une scie !... C'est comme le dessin; Blanche me fait poser les yeux au ciel et la bouche entrouverte... pour exprimer l'extase... j'ai l'air d'une carpe, ma parole d'honneur !... En outre, il faut que je la conduise à son cours d'anglais... Elles sont là quarante demoiselles qui se mettent la langue entre les dents pour prononcer : *The ! the !*... et ça me coûte cinq francs par séance...

DUPONCEAU. — Ah ! dame ! les devoirs de la paternité !

DEGODIN. — Et quand nous allons au théâtre, c'est toujours aux Italiens, au Lyrique ou à l'Opéra !

DUPONCEAU. — Ça vous ennue ?

DEGODIN. — Je retrouve mes gammes... do, ré, mi, fa, sol, la, si, do... Les gredins ne peuvent donc pas faire de musique sans ça?...

DUPONCEAU. — Dame ! c'est l'alphabet !

DEGODIN. — Voyez-vous, ce qui me prive le plus, c'est que je ne peux pas aller voir ces petites pièces égrillardes et gaies que j'aime tant ! et ces petites actrices qui dansent le...

(*Il fait un mouvement de danse.*)

DUPONCEAU. — Ah ! Dégodin !

DEGODIN. — Qu'est-ce que vous voulez ? moi, j'aime ça, ça m'amuse !

DUPONCEAU. — Mauvais sujet!...

DEGODIN. — J'ai bien réfléchi... quand on veut avoir sa fille avec soi, il faut avoir sa femme... parce qu'alors on ne s'en occupe pas, et c'est charmant...

(*On entend les gammes qui recommencent.*)

DEGODIN, *crispé*. — Allons, bien ! ça recommence !... Je vais la faire venir. (*Appelant.*)

Blanche ! Blanche !

*Scène VII*

LES MEMES, BLANCHE

BLANCHE, *entrant*. — Tu m'appelles, papa?...

DEGODIN, *allant à sa fille*. — Blanche, voici M. Duponceau... mon excellent ami Duponceau... qui me demande ta main pour son fils...

BLANCHE, *baissant les yeux*. — Ah !

DUPONCEAU, *bas*. — Vous lui dites ça trop brusquement.

DEGODIN, *bas*. — Moi, j'attaque toujours par les cornes !

DUPONCEAU, à *BLANCHE*. — Oui, mademoiselle, mon fils Olivier vous a vue, et il a osé concevoir des espérances...

DEGODIN. — Maintenant, fifille, il va falloir négliger un peu ton piano pour t'occuper de ta corbeille...

BLANCHE. — Tu vas trop vite, papa, je ne connais pas encore M. Olivier...

DEGODIN. — Mais si, tu le connais parfaitement... tu l'as vu hier aux Italiens, stalle n° 6.

BLANCHE, *joyeuse*. — Comment ?

DEGODIN. — Celui que je prenais pour le fils Dubuissard.

BLANCHE, *vivement*. — Oui, un petit.

DUPONCEAU. — Pardon, il est grand...

DEGODIN. — Elle ne l'a vu qu'assis, il est tout en jambes...

BLANCHE. — Il est mince...

DUPONCEAU. — Non... assez corpulent.

DEGODIN. — Belle prestance ! Dans mon genre.

BLANCHE. — Brun...

DUPONCEAU. — Pas tout à fait.

BLANCHE. — Enfin, il a beaucoup de cheveux...

DEGODIN. — Non, il serait plutôt chauve...

BLANCHE. — Alors, papa, ce n'est pas celui-là que j'ai regardé...

DEGODIN. — Sapristi ! elle a regardé le 8 au lieu du 6 !... Mais, ça ne fait rien, le 6 ou le 8... Olivier est un garçon charmant qui aime la musique... D'ailleurs, tu auras le temps de faire sa connaissance.

BLANCHE. — Mais papa...

DUPONCEAU. — Je vous l'amènerai ce soir... mais avant, si vous le permettez, nous viendrons à deux heures, ma femme et moi, vous faire la demande officielle.

DEGODIN. — C'est convenu.

DUPONCEAU, *saluant*. — Mademoiselle...

BLANCHE. — Monsieur...



ENSEMBLE

AIR : *L'Aventure est divertissante.*

DUPONCEAU et DEGODIN

De cette agréable journée  
Nous nous souviendrons longtemps ;  
Elle est la date fortunée  
Du bonheur de nos deux enfants.

BLANCHE

Mon cœur maudit cette journée,  
Mais, entre nous, moi je prétends,  
Aujourd'hui de ma destinée,  
Disposer comme je l'entends...

*(DUPONCEAU sort par le fond.)*

*Scène VIII*

BLANCHE, DÉGODIN, puis VICTOIRE

DEGODIN. — Voilà qui est arrangé.

BLANCHE. — Permetts, papa; tu te presses trop... J'ai remarqué aux Italiens un jeune homme qui m'a paru très bien, et tu m'en offres un autre à côté...

DEGODIN. — Voyons, calme-toi !... Je ne te marierai pas de force... Si le fils Duponceau ne te plaît pas, tu ne l'épouseras pas, voilà tout!...

BLANCHE. — A la bonne heure ! je t'embrasse pour cette bonne parole. *(Elle l'embrasse.)* Et pour te récompenser, nous allons reprendre notre portrait.

DEGODIN, *vivement*. — Non!... oh ! non!...

BLANCHE. — Pourquoi ?

DEGODIN. — Je crains de te fatiguer.

BLANCHE. — Oh! moi, je dessinerais douze heures de suite...

*(Elle va au guéridon, à gauche.)*

DEGODIN, *à part*. — C'est un cheval pour le dessin !

VICTOIRE, *paraissant au fond*. — Monsieur, c'est l'Espagnol !...

DEGODIN. — L'Espagnol ? Fais-le entrer.

*(VICTOIRE sort.)*

BLANCHE. — Quel ennui!... Je vais étudier mon piano.

DEGODIN. — Non ! non !... *(Prenant des papiers sur la table.)* Tiens, emporte ces lettres à répondre, c'est très pressé.

*(Il la fait entrer à gauche. VICTOIRE introduit MADOULAY, puis sort par le fond.)*

*Scène IX*

DEGODIN, MADOULAY

MADOULAY, *paraissant au fond*. — Est-ce à M. Dégodin que j'ai l'honneur de parler?...

DEGODIN. — A lui-même, monsieur don José Da Sylva...

*(Il fouille dans sa poche et en retire un papier.)*

MADOULAY, *à part*. — Décidément, je n'ai jamais vu cette boule-là. *(Haut.)* Vous ne me remettez pas?...

DEGODIN. — Non.

MADOULAY. — Regardez-moi bien.

DEGODIN. — Attendez!... Non... je ne me souviens pas...

MADOULAY. — Monsieur, je viens faire auprès de vous une démarche toute confidentielle...

Auriez-vous la bonté de m'accorder un moment d'entretien ?

DEGODIN. — Comment donc ! votre qualité d'étranger... d'Espagnol, surtout... car vous êtes de la patrie du Cid, monsieur...

MADOULAY. — Mon Dieu, oui... nous avons sucé le même lait... lait sacré de la patrie !...

DEGODIN. — Voilà de nobles sentiments !... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, monsieur... (*Ouvrant son papier et lisant.*) Monsieur Fumigueros, Caballeros...

MADOULAY, *passant à droite.* — Non; appelez-moi Las Fuentes... C'est mon petit nom... (*DEGODIN lui indique une chaise.*)

DEGODIN. — Monsieur Las Fuentes !

(*Ils s'asseyent.*)

MADOULAY. — Monsieur, je viens vous demander quelques renseignements sur une personne qu'on m'a dit être connue de vous... je veux parler du jeune Madoulay.

DEGODIN. — Madoulay !

MADOULAY. — Il s'agit d'un mariage qu'il désire contracter...

DEGODIN, *vivement.* — Un mariage !

MADOULAY. — Il se présente pour épouser ma sœur Rosita-Anita-Purpura-Margarita Las Fuentes... et je m'adresse à votre loyauté et à votre franchise pour savoir ce que je dois penser de ce jeune candidat.

DEGODIN. — Mon Dieu, monsieur, certainement c'est très délicat... Puis-je être sûr au moins de votre discrétion?...

MADOULAY, *avec dignité.* — Je suis Espagnol, monsieur!...

DEGODIN. — Je le sais... mais il y a quelquefois... des Espagnols qui jacassent... Jurez-moi sur l'honneur castillan que vous ne répéterez mes paroles à personne...

MADOULAY. — Je le jure sur la garde de votre épée...

DEGODIN. — Très bien... ça suffit... Entre nous, je le connais beaucoup, ce petit Madoulay... gentil garçon !... mais pour un million, je ne lui donnerais pas ma fille!...

MADOULAY, *à part.* — Voilà ! (*Haut.*) Alors, vous le connaissez particulièrement ?...

DEGODIN. — Depuis son enfance... Je l'ai fait sauter sur mes genoux... je tutoyais son oncle... le père Lestrelin... un excellent homme... dont il a hâté la fin, dit-on... Car je n'affirme rien...

MADOULAY. — Je croyais qu'il était mort d'un pâté de foie gras remonté...

DEGODIN. — Ah ! bien oui ! vous me jurez de ne répéter à personne...

MADOULAY, *étendant la main.* — Je le rejure...

DEGODIN. — Eh bien, toujours entre nous... mon cher monsieur Las Fuentes... ce jeune homme est joueur comme les cartes... il couche avec la dame de pique...

MADOULAY. — Ah !

DEGODIN. — Je ne dis pas que ce soit un grec !

MADOULAY, *à part.* — C'est heureux !

DEGODIN. — Quoique le bruit en ait couru... mais moi... je ne suis pas méchant, je mets cela sur le compte du Champagne...

MADOULAY. — Comment ! Est-ce que?...

(*Il fait le geste de boire.*)

DEGODIN. — Outre mesure... Vous n'avez pas regardé son nez... et dans ces moments-là, il ne se connaît plus, il bat les femmes !...

MADOULAY. — Ah ! c'est trop fort.

DEGODIN. — Trop fort... non... mais assez pour leur faire des bleus... Il n'y a qu'à voir la petite Finette...

MADOULAY. — Finette!...

DEGODIN. — Sa maîtresse... C'est bien entre nous... une ancienne liaison... une femme de

théâtre, avec des enfants...

MADOULAY. — A lui ?

DEGODIN. — Pas tous... Je crois qu'il n'y en a que quatre à lui...

MADOULAY. — Quatre enfants !

DEGODIN. — Quelques-uns disent cinq... mais moi, je ne suis pas méchant... Du reste, ce pauvre garçon a une excuse... c'est sa maladie...

MADOULAY. — Quelle maladie?...

DEGODIN. — Son ramollissement... C'est bien entre nous... il a un ramollissement du cerveau...

MADOULAY, *se rapprochant de DEGODIN*. — Oh ! que vous m'intéressez; continuez donc...

DEGODIN. — Il est resté six mois dans une maison de santé... on ne l'a guéri qu'à force de douches... et quand je dis guéri... ça revient, ça va et ça vient!...

MADOULAY. — Avec la lune.

DEGODIN. — Avec la lune... Je me résume... Madoulay est un gentil garçon, mais joueur, buveur et ramolli...

MADOULAY, *se levant et remettant sa chaise au bureau*. — Merci ! Eh bien, vous m'arrangez bien, vous !

DĚGODIN. — Quoi ?

MADOULAY. — J'ai l'honneur de vous présenter le jeune Madoulay...

DEGODIN, *se levant et posant sa chaise près du guéridon*. — Comment ! don José Las Fuentes?...

MADOULAY. — Un faux nom pour arriver jusqu'à vous... Je voulais savoir ce que vous disiez de moi... et je le sais...

DEGODIN, *à part*. — Saprelotte !

MADOULAY. — Ah ! vous êtes un de nos jolis débineurs !

DEGODIN. — Croyez bien, mon cher monsieur, que si j'avais su...

MADOULAY. — Que c'était moi ! parbleu ! Expliquons-nous... Qu'est-ce que je vous ai fait?...

DEGODIN. — Mais rien, absolument rien...

MADOULAY. — Alors, pourquoi vous acharnez-vous après ma personne avec l'aménité d'un crocodile qui n'a pas mangé depuis cinq mois ?

DEGODIN, *embarrassé*. — Mon Dieu... vous savez... on tient à son petit chez-soi!... le Luxembourg; cinq fenêtres au midi... j'ai mes habitudes...

MADOULAY. — Eh bien ! elles sont jolies, vos habitudes ! Il doit y avoir un motif secret... une vengeance cachée... Ah ! j'y suis ! mon père était un gaillard ! Votre femme était peut-être jolie?...

DEGODIN. — Oh ! charmante!...

MADOULAY. — C'est cela, papa vous a fait du chagrin?...

DĚGODIN, *vivement*. — Mais non, monsieur, ma femme était une honnête femme...

MADOULAY. — Alors, vous êtes un gredin, vous...

DEGODIN. — Jeune homme !

MADOULAY. — Vous m'avez fait manquer trois mariages, les deux premiers, je ne vous en veux pas... ils étaient d'une nuance à faire de la ficelle... mais le troisième, Mathilde ! une brune... avec des yeux... capables de faire sauter une poudrière à vingt pas !...

DEGODIN. — Voulez-vous que j'aïlle voir la famille, monsieur, je renouerai...

MADOULAY, *d'une voix sombre, passant à gauche*. — Trop tard, monsieur ! Mathilde est mariée d'hier... elle a été conduite à l'autel par un marchand de fourrures en gros... une espèce de manchon, moitié ours, moitié zibeline, auquel je ne donne pas six mois pour être... mon ami le plus intime...

DÉGODIN, *souriant*. — Ah ! je comprends !

MADOULAY. — C'est un crime social ! Dégodin !

DEGODIN, *d'un ton dégagé*. — Ah ça !...

MADOULAY. — Oui, je sais que quelques philosophes le considèrent avec bienveillance... tant qu'ils ne sont pas mariés... aussi, je compte me vouer à un célibat perpétuel.

DEGODIN, *rayonnant*. — Vous ! vous renoncez à vous marier ?

MADOULAY. — Absolument !

DEGODIN. — Ah ! mon ami... voilà une bonne résolution...

*(Il veut lui prendre la main.)*

MADOULAY. — Ne touchez pas ! je ne suis pas votre ami ! vous comprenez que ça ne peut pas se passer comme ça !...

DEGODIN. — Quoi ?

MADOULAY. — A mon tour, il faut que je mange du Dégodin !...

DEGODIN, *effrayé*. — Mais monsieur?...

MADOULAY. — Vous n'êtes pas homme à vous battre ?

DEGODIN. — Oh ! non ! non !

MADOULAY. — Je le pensais... Eh bien ! cher monsieur, je vais consacrer ma vie à vous être désagréable...

DEGODIN. — Comment !

MADOULAY. — Je vais louer un petit appartement dans votre voisinage... pour vous avoir sous la main, et je ne vous quitte plus, je m'attache à vous... comme la belette s'attache au lapin...

DEGODIN. — Je m'adresserai aux tribunaux!...

MADOULAY. — Ah ! vous m'avez séparé de Mathilde ! Vous saurez, monsieur, ce que c'est que d'avoir à ses trousses un jeune homme qui ne fait rien!...

DEGODIN. — Voyons, jeune homme... Tâchons d'arranger l'affaire.

MADOULAY, *le saluant très poliment et remontant au fond*. — Au prochain plaisir de vous revoir.

DEGODIN. — Madoulay...

MADOULAY. — Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma haine la plus profonde et la plus inaltérable.

*(Il sort par le fond.)*

*Scène X*

DÉGODIN, *puis* BLANCHE, *puis* VICTOIRE

DEGODIN, *seul*. — Nom d'un petit bonhomme !... il m'effraie avec ses menaces !... Après ça, qu'est-ce qu'il peut me faire ? je n'ai besoin de personne... et du moment qu'il ne se marie pas... que je garde mon appartement... où je me porte si bien !

VICTOIRE, *entrant de droite, deuxième plan côté cour, et apportant un plateau sur lequel le déjeuner est servi, qu'elle dépose sur le guéridon*. — Voilà le déjeuner.

DEGODIN. — Préviens ma fille.

VICTOIRE, *allant à la porte de gauche, deuxième plan*. — Mam'zelle, le déjeuner est servi.

DEGODIN, *qui examine le saladier dans lequel est le fromage*. — Allons, bon ! un grumeau !... Tu as versé la crème trop vite !

VICTOIRE. — Goutte à goutte, Monsieur.

*(Elle sort, en emportant le saladier que lui a donné DEGODIN, côté cour, deuxième plan.)*

BLANCHE, *entrant*. — Me voici... J'ai déjà répondu à trois lettres...

DEGODIN. — Tu es un ange!... Déjeunons.

*(Ils s'asseyent et déjeunent.)*

BLANCHE. — Tu es resté bien longtemps avec cet Espagnol... Qu'est-ce qu'il te voulait?

DEGODIN. — C'est un Basque qui voulait me vendre des cigares de contrebande.

BLANCHE. — Mais tu ne fumes pas.

DEGODIN. — C'est ce que je lui ai fait observer... Alors, nous avons causé de l'Espagne... de l'Alhambra, du Guadalquivir...

BLANCHE, *incrédule*. — Pendant une heure ?

DEGODIN. — C'est un si beau fleuve... le Guadalquivir !... Pas d'eau... mais quelle poésie.

BLANCHE, *à part*. — C'est singulier... papa me cache quelque chose.

VICTOIRE, *rentrant avec une lettre du fond*. — Monsieur, c'est une lettre du commissaire de police.

DEGODIN. — Allons, bien ! tu auras encore jeté ton pot de réséda par la fenêtre!... Elle a la rage du réséda.

VICTOIRE. — Mais non, Monsieur !

DÉOODIN. — Nous allons voir... (*Lisant*.) « M. Dégodin est prié de passer immédiatement au bureau de police avec le portefeuille qu'il a trouvé ce matin dans le jardin du Luxembourg... »

(*Parlé*.) Qu'est-ce que c'est que ça? Je n'ai pas trouvé de portefeuille, moi !...

VICTOIRE. — L'homme qui a apporté la lettre a dit comme ça que vous y alliez tout de suite, tout de suite... qu'il n'était que temps !

DEGODIN, *se levant*. — J'y vais... C'est un malentendu... Donne-moi mon chapeau. (*A BLANCHE*.) Continue de déjeuner.

BLANCHE. — Je n'ai plus faim... (*A VICTOIRE*.) Enlève le couvert.

DEGODIN. — Alors, va t'habiller... Les Duponceau ne doivent pas tarder à venir pour faire la demande officielle.

VICTOIRE. — Comment, Mam'zelle va se marier?

DEGODIN. — Oui, Victoire... et le jour du mariage, je te donnerai une chaîne en or pour aller avec la montre que je t'ai achetée le jour de la prise de Mexico.

VICTOIRE, *remerciant*. — Oh! Monsieur!...

DEGODIN. — Tiens mon café chaud... je reviens ; dans cinq minutes, je suis ici.

(*Il sort par le fond*.)

*Scène XI*

BLANCHE, VICTOIRE

VICTOIRE. — Une chaîne en or !

BLANCHE. — Oh ! tu ne la tiens pas ! Il faut que M. Duponceau me convienne, et je ne l'ai pas encore vu.

VICTOIRE. — Oh ! Mam'zelle, tâchez qu'il vous plaise... pour ma chaîne.

BLANCHE, *se levant*. — Je vais m'habiller... Ote le couvert.

(*Elle entre à gauche, deuxième plan*.)

*Scène XII*

VICTOIRE, *puis MADOULAY entrant du fond, côté jardin*.

VICTOIRE, *enlevant le couvert*. — Il a du bon, M. Dégodin... et s'il n'était pas aussi tatillon pour la cuisine... (*Madoulay paraît*.) Tiens! l'Espagnol !

MADOULAY, *à part, et allant à l'extrême droite*. — Le concierge m'a dit qu'il ne montait pas sa garde... Ah ! comme en voilà un que je vais dénoncer !... (*A VICTOIRE*.) Dis-moi, quels sont les motifs qui empêchent ton maître de monter sa garde ?

VICTOIRE. — D'abord, il n'a plus l'âge.

MADOULAY. — Ah! diable!...

VICTOIRE. — Ensuite, il est très occupé, il va marier sa fille...

MADOULAY, *allant à VICTOIRE et la faisant descendre.* — Comment ! il a une fille ?

VICTOIRE. — Et jolie, encore !

MADOULAY. — Et il se berce de l'espérance de la marier ?

VICTOIRE. — Oui, monsieur; même qu'en allant chez le commissaire...

MADOULAY. — Je sais pourquoi.

VICTOIRE. — Il m'a promis une chaîne en or pour aller avec la montre qu'il m'a donnée.

(*Elle retourne au guéridon.*)

MADOULAY, *à part, radieux.* — Ah ! tu me fais manquer trois mariages, et tu veux marier ta fille!... (*A VICTOIRE.*) Et contre qui la marie-t-il ?

VICTOIRE, *à part, au guéridon.* — Il est curieux, l'Espagnol ! (*Haut.*) Contre un homme superbe, M. Duponceau fils... Les parents vont venir tout à l'heure faire la demande, et...

(*Apercevant monsieur et madame DUPONCEAU qui paraissent au fond.*) Justement, les v'là ! (*Elle entre à gauche, en emportant le plateau sur lequel est la vaisselle.*)

*Scène XIII*

MADOULAY, MONSIEUR *et* MADAME DUPONCEAU

*Monsieur DUPONCEAU est en habit noir et en cravate blanche; madame DUPONCEAU en grande toilette. Ils entrent cérémonieusement par le fond.*

MADOULAY, *à part.* — Tenue officielle... (*Haut.*) Monsieur et madame Duponceau, je crois?... (*Salutations réciproques.*)

MADAME DUPONCEAU, *bas à son mari.* — Quel est ce jeune homme? DUPONCEAU, *de même.* — Je ne le connais pas...

MADOULAY. — Vous demandez sans doute M. Dégodin?...

DUPONCEAU. — En effet... Est-ce qu'il est sorti?

MADOULAY. — Pour quelques minutes seulement... Il m'a chargé de l'excuser... Il vient d'être appelé chez le commissaire de police.

MONSIEUR *et* MADAME DUPONCEAU, *étonnés.* — Ah bah !

MADOULAY. — Pour une affaire assez désagréable...

MADAME DUPONCEAU. — Un tapis secoué par la fenêtre?...

DUPONCEAU. — Ça nous est arrivé.

MADOULAY, *en remontant, vient se placer au milieu.* — Non... c'est plus grave... c'est même très grave!

MONSIEUR *et* MADAME DUPONCEAU. — Ah !...

MADOULAY. — Il s'agit d'un portefeuille contenant cinq cents francs... qu'il a trouvé dans le jardin du Luxembourg, et qu'il a négligé de rendre.

DUPONCEAU. — Mais je ne trouve pas cela bien.

MADOULAY. — Parbleu ! moi non plus !... Mais il ne veut écouter personne... pas même moi... son ami intime!

MADAME DUPONCEAU. — Ah ! monsieur...

MADOULAY. — Il m'a fait sauter sur ses genoux... J'avais beau lui répéter : « Mais ce portefeuille ne t'appartient pas... rends-le ! » Nous nous tutoyons... Il me répondait toujours : « Puisque je l'ai trouvé... il est à moi ! »

MADAME DUPONCEAU. — Voilà une singulière morale !

MADOULAY. — Comme il me le disait ce matin : « Cinq cents francs, ça bouche un trou... » Et il a pas mal de petites fuites à boucher dans son ménage.

DUPONCEAU. — Lui?... il vit très simplement.

MADOULAY. — Oh ! oh !... je le veux bien !

DUPONCEAU, *inquiet.* — Quoi?

MADOULAY. — Rien... Vous me dites : « Il vit très simplement... » Je vous répons: « Je le veux bien. »

MADAME DUPONCEAU. — Il y a quelque chose !... Parlez, monsieur, parlez !

MADOULAY. — Oh ! permettez, madame... un ami intime, c'est trop délicat.

MADAME DUPONCEAU. — Je vous en prie... au nom de votre mère...

MADOULAY. — Voyons, jurez-moi de ne répéter à personne ce que je vais vous dire...

DUPONCEAU. — Je le jure!

MADOULAY. — Et vous, madame ?

MADAME DUPONCEAU. — Je le jure !

MADOULAY. — Après ça, vous le répéteriez que ça me serait complètement égal... je ne crains rien, moi !

MADAME DUPONCEAU. — Parlez!...

MADOULAY. — Mon Dieu, je ne vous dirai pas que Dégodin est un ivrogne...

DUPONCEAU. — Comment?

MADOULAY. — Il n'y a qu'à regarder son nez.

MADAME DUPONCEAU. — En effet !

MADOULAY. — Mais à chaque repas... ceci est entre nous... il lui faut son petit carafon d'eau-de-vie.

MADAME DUPONCEAU. — Un carafon d'eau-de-vie?

MADOULAY. — Oh ! il ne la prend pas pure... il la coupe... avec de l'absinthe...

MADAME DUPONCEAU. — Horreur !

MADOULAY. — Vous me direz: ce n'est pas une bien forte dépense...

DUPONCEAU. — Mais si ! mais si !...

MADOULAY. — Sa bonne lui coûte bien davantage...

MADAME DUPONCEAU, *étonnée*. — Sa bonne ?

MADOULAY. — Ceci est bien entre nous?

DUPONCEAU. — Soyez tranquille !... Vous disiez que sa bonne?...

MADOULAY. — Il est pour elle très... comment dirais-je?... très bienveillant !... Il lui donne tantôt une montre... tantôt une chaîne...

DUPONCEAU. — Pourquoi ?

MADOULAY. — Ah! voilà...

MADAME DUPONCEAU. — S'il lui paie ses gages...

MADOULAY. — Cela ne suffit pas... il y a un service supplémentaire... Je lui ai dit vingt fois : « Dégodin, je ne te comprends pas !... Certainement, Victoire est gentille, mais je blâme ce genre de liaisons... »

MADAME DUPONCEAU. — Je comprends.

MADOULAY. — Madame a compris.

DUPONCEAU. — Des amours d'antichambre !

MADAME DUPONCEAU, *très émue*. — Duponceau... il faut voir M. Dégodin... exiger de lui qu'il chasse cette créature... sinon, il n'y a rien de fait !

DUPONCEAU. — Sois tranquille !

MADOULAY. — Ah !... si je n'étais pas l'ami de Dégodin... j'aurais encore bien des petites choses à vous dire.

MADAME DUPONCEAU. — Quoi encore?... Vous m'effrayez!...

MADOULAY. — Tenez... vous m'intéressez !... Figurez-vous que ce vieil ivrogne... (*Se ravisant.*) Oh ! non !... je ne peux pas... un ami !...

LA VOIX DE DEGODIN, *dans la coulisse*. — C'est une indignité !... une infamie !...

DUPONCEAU. — C'est lui!... laissez-nous seuls.

MADAME DUPONCEAU, à MADOULAY. — Venez, monsieur, ne me cachez rien... A une mère!... à une mère!...

MADOULAY. — Ah ! comme vous savez me prendre !

(Il entre à droite avec madame DUPONCEAU, deuxième plan.)

Scène XIV

DUPONCEAU, DEGODIN, puis VICTOIRE

DEGODIN, entrant furieux, du fond. — Eh bien, elle est forte, celle-là !

DUPONCEAU. — Qu'avez-vous donc ?

DEGODIN. — Je viens de chez le commissaire de police... Il y a un monsieur qui prétend m'avoir vu ramasser ce matin un portefeuille dans le jardin du Luxembourg... J'ai nié, j'ai protesté... il n'est pas commode, le commissaire... Il m'a regardé d'un air sévère, il m'a menacé de la police correctionnelle... ça m'a troublé... et... ma foi, j'ai préféré donner les cinq cents francs.

DUPONCEAU, sévèrement. — Vous auriez dû commencer par là, monsieur !

DEGODIN. — Merci... Cinq cents francs !... Dieu que j'ai chaud ! (A lui-même.) Je vais me faire un grog.

(Il va à un meuble, à droite, et y prend un carafon d'eau-de-vie.)

DUPONCEAU, courant à lui et lui arrachant le carafon des mains. — Non ! pas d'eau-de-vie ! pas d'eau-de-vie !

DEGODIN, étonné. — Pourquoi ?

DUPONCEAU, prenant le carafon et le posant sur le guéridon. — Attendez au moins que nous ne soyons plus là pour vous livrer à vos libations !

DEGODIN. — Mes libations!... un grog!... Ah çà! qu'est-ce que vous avez ?

DUPONCEAU, très sérieux. — Monsieur Dégodin, avant d'aborder la question du mariage de nos enfants, je dois traiter avec vous une question non moins sérieuse...

DEGODIN. — Celle de la dot.

DUPONCEAU. — Pas encore... Je veux vous parler de Victoire, votre domestique.

DEGODIN, étonné. — Tiens ! vous voulez me parler de Victoire ?

DUPONCEAU. — Oui.

DEGODIN. — Je le veux bien, moi... Parlons de Victoire... c'est une bonne fille... j'y suis très attaché...

DUPONCEAU, vivement. — Assez!... Je comprends toutes les faiblesses hors du domicile légal... C'est pourquoi nous vous demandons, madame Duponceau et moi, de congédier immédiatement cette fille.

DEGODIN. — Victoire!... qu'est-ce qu'elle a fait ?

DUPONCEAU. — Rentrez en vous-même... interrogez-vous.

DEGODIN. — Dame... je ne lui reproche que de rater la friture.

DUPONCEAU. — Nous ne trouverons pas mauvais que vous lui donniez une petite gratification.

DEGODIN. — Ah çà !... Pourquoi diable voulez-vous me faire renvoyer ma cuisinière ?

DUPONCEAU. — Permettez-moi de ne pas m'expliquer... mais nous en faisons la condition *sine qua non* du mariage...

DEGODIN. — Ah ! par exemple ! c'est un peu fort !

DUPONCEAU. — *Sine qua non* !

DEGODIN. — Vous le prenez comme ça ! Après tout, je ne suis pas embarrassé de marier ma fille !... Je la garderai s'il le faut... c'est mon trésor... (On entend les gammes sur le piano.) Ma joie... mon soleil ! (A part.) Sapristi ! qu'elle est agaçante ! (Haut.) Un ange, monsieur ! l'ange de la maison... (Crispé.) Do, ré, mi, fa, sol... elle est si bonne, si douce... et musicienne ! premier prix



de piano!... Do, ré, mi, fa, sol... l'entendez-vous ?... toute la journée c'est comme ça... (*A part.*)  
Elle ne finira pas... (*Haut.*) Et j'irai la sacrifier pour une cuisinière... qui rate la friture... moi ! son père... (*Crispé.*) Do, ré, mi, fa, sol... non ! non !!!

(*Il sonne vivement avec la sonnette qui est sur la table à droite.*)

VICTOIRE, paraît du fond. — Monsieur a sonné ?

DEGODIN. — Oui... va faire ta malle!

VICTOIRE. — Comment ! Monsieur me renvoie ?

DEGODIN. — Carrément ! (*A part.*) Ça m'est égal, je la reprendrai après le mariage.

VICTOIRE. — Qu'est-ce que j'ai fait?

DEGODIN. — Ce que tu as fait, petite malheureuse?... Demande à monsieur.

VICTOIRE. — Je vois ce que c'est... c'est pour ne pas me donner ma chaîne en or... Vous manquez à vos serments !

DUPONCEAU, à part. — Il lui a fait des serments!...

DÉGODIN, entendant les gammes. — Do, ré, mi, fa, sol... va faire tes paquets ! va !

(*Il la renvoie. Elle sort par la droite, premier plan.*)

DUPONCEAU. — Dégodin... je comprends votre sacrifice... car c'en est un... elle n'est pas mal... mais vous nous remercieriez plus tard.

DEGODIN. — Moi?... de quoi?

DUPONCEAU. — Maintenant, dans votre intérêt... promettez-moi de renoncer à l'eau-de-vie.

DEGODIN, étonné. — Pourquoi?... (*A part.*) Décidément, il a une petite fêlure...

DUPONCEAU. — Et surtout à l'absinthe...

DEGODIN. — Mais...

DUPONCEAU. — Je n'ai qu'un mot à vous dire : on en meurt, Dégodin, on en meurt !

(*Il va à la porte, côté cour, deuxième plan.*)

DEGODIN, à part. — Ah çà ! qu'est-ce qu'il me chante ?

(*Il passe à gauche.*)

Scène XV

LES MEMES, MADAME DUPONCEAU

DUPONCEAU, à sa femme qui entre, bas. — C'est fait... il l'a mise à la porte.

MADAME DUPONCEAU, bas, à son mari. — J'ai du nouveau !... cet homme est une agglomération de tous les vices !

DUPONCEAU. — Comment !

DEGODIN, apercevant madame DUPONCEAU. — Ah ! madame Duponceau... (*A part.*) Une femme de bon sens, celle-là ! (*Voulant lui embrasser la main.*) Belle madame !...

MADAME DUPONCEAU, passant à lui et très sèchement. — Pas de familiarités, monsieur ! Je vous préviens que je ne m'y prêterais pas.

DEGODIN, à part. — Qu'est-ce qu'elle a ?

MADAME DUPONCEAU. — Au point où nous en sommes, monsieur, nous devons jouer cartes sur table... Ne connaissiez-vous pas, par hasard, une demoiselle Fricandoni ?

DEGODIN. — Non.

MADAME DUPONCEAU, bas, à son mari. — Il a pâli !

DUPONCEAU, bas. — Je l'ai remarqué aussi.

DEGODIN. — Qu'est-ce que c'est que ça, Fricandoni ?

MADAME DUPONCEAU, sévèrement. — Une demoiselle de l'Académie impériale de musique pour laquelle vous vous ruinez !

DEGODIN. — Moi !... Je ne la connais pas !

MADAME DUPONCEAU. — Oh ! nous sommes bien renseignés, monsieur...

DUPONCEAU. — Parfaitement renseignés...

MADAME DUPONCEAU. — Voulez-vous, oui ou non, rompre avec cette demoiselle ?

DEGODIN. — Oh ! pour celle-là... avec plaisir!...

DUPONCEAU. — Alors, mettez-vous à cette table et écrivez-lui...

DEGODIN. — Mais je vous répète que je ne la connais pas !

DUPONCEAU. — Raison de plus... cela ne doit pas vous coûter de rompre.

DEGODIN, *gaiement, se mettant à table*. — Je veux bien lui écrire... pour vous être agréable, j'écrirais au Grand Turc... et à son sérail.

MADAME DUPONCEAU. — Pas de plaisanteries licencieuses !

DUPONCEAU. — Écrivez!...

MADAME DUPONCEAU, *dictant*. — « Petite misérable... »

DUPONCEAU, *de l'autre côté de la table*. — Non ! il faut être digne...

DEGODIN. — Nous ne mettons pas: Petite misérable?... C'est dommage! ça commençait bien...  
(*A part.*) Ils sont fêlés.

DUPONCEAU, *dictant*. — « Mademoiselle, je pars ce soir... Quand vous recevrez cette lettre, je serai au fond de l'Amérique... »

DEGODIN, *écrivait*. — Rique !

DUPONCEAU, *dictant*. — « Ne cherchez pas à me suivre... ce serait inutile... Je ne vous maudis pas. »

DEGODIN. — Je le regrette... ça ferait bien, une petite malédiction.

DUPONCEAU, *dictant*. — « Je respecte en vous la femme... »

MADAME DUPONCEAU, *dictant*. — « Dont vous êtes indigne de porter le nom ! »

DEGODIN. — Il faut écrire ça ?

MADAME DUPONCEAU. — Sans doute...

DEGODIN, *à part*. — Ils vont me faire casser les reins par les amoureux de cette dame.

DUPONCEAU, *dictant*. — « *Post-scriptum*. Vous trouverez chez votre concierge une petite gratification... »

DEGODIN. — Ah ! permettez!...

DUPONCEAU. — Cent cinquante francs... il faut être gentilhomme...

DEGODIN, *à part*. — Ça m'est égal, je ne ferai pas porter ma lettre.

DUPONCEAU. — Signez.

DEGODIN, *signant*. — Ça y est.

(*Ils se lèvent.*)

DUPONCEAU, *prenant la lettre*. — C'est bien ! je me charge de la faire parvenir.

DEGODIN. — Ah ! mais non, je ne veux pas.

MADAME DUPONCEAU. — De cette façon, nous serons sûrs qu'elle arrivera.

DEGODIN, *à part*. — Ils vont me fourrer dans une affaire.

VICTOIRE, *paraissant à droite*. — Si Monsieur veut venir visiter ma malle...

DEGODIN. — Non, c'est inutile.

VICTOIRE. — Et me régler mon compte.

DEGODIN. — Ah ça!...

DUPONCEAU, *bas à DEGODIN*. — Allez, et faites bien les choses.

(*DEGODIN et VICTOIRE entrent à droite, premier plan.*)

*Scène XVI*

MONSIEUR *et* MADAME DUPONCEAU, MADOULAY

MADOULAY, *paraissant à la porte de droite, deuxième plan*. — Eh bien ! où en êtes-vous ?

MADAME DUPONCEAU. — Il a tout avoué.

MADOULAY. — Comment ! Fricandoni !

DUPONCEAU. — Voici sa lettre de rupture.

MADAME DUPONCEAU. — Et la bonne va partir.

MADOULAY. — Alors, il est convenu de tout ?

DUPONCEAU. — Absolument !

MADOULAY, *à part*. — Eh bien ! elle est forte, celle-là.

MADAME DUPONCEAU. — Et maintenant rien ne s'oppose plus à ce que nous donnions suite à nos projets de mariage.

MADOULAY, *à part*. — Ah ! mais non... un instant !

DUPONCEAU. — D'autant plus qu'une fois mon fils marié, rien ne nous oblige à le voir.

*(Ils vont pour sortir.)*

MADOULAY, *s'asseyant à la table de droite*. — Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais si j'étais à votre place, je terminerais cette affaire-là avant le mois de mars.

MADAME DUPONCEAU. — Pourquoi le mois de mars ?

MADOULAY. — Parce que c'est l'époque de sa... *(Il se frappe la tête.)*

DUPONCEAU. — De sa quoi ?

MADOULAY. — De sa crise...

MADAME DUPONCEAU. — Quelle crise ?

MADOULAY. — Son accès... Comment ? vous ne vous êtes pas aperçus ? *(Se levant.)* C'est pourtant bien connu... l'année dernière on l'a recueilli sur le Pont-Neuf, à minuit, vêtu d'une simple chemise, avec son... parapluie ouvert.

DUPONCEAU. — Mais c'est de la folie.

MADOULAY. — Un ramollissement du cerveau... Je ne dis pas que ce soit héréditaire, cependant son père est mort sous la douche.

DUPONCEAU. — Ah ! mon Dieu !

MADAME DUPONCEAU. — Nous ignorions cela.

MADOULAY. — Le grand-père aussi... lui, il avait une manie singulière... il voulait toujours étrangler sa femme... le brave homme...

MADAME DUPONCEAU, *bondissant*. — Étrangler sa femme ! jamais mon fils n'entrera dans une pareille famille !

DUPONCEAU, *avec énergie*. — Jamais ! jamais ! jamais !

MADAME DUPONCEAU. — Il faut trouver un moyen de rompre.

DUPONCEAU. — Oui, mais lequel ?

MADAME DUPONCEAU, *à MADOULAY*. — Vous, monsieur, qui êtes son ami, chargez-vous de lui faire comprendre...

MADOULAY. — Ah ! permettez, madame, c'est très délicat.

MADAME DUPONCEAU. — C'est une mère qui vous le demande... une mère !

MADOULAY. — Ah ! comme vous savez me prendre.

*(On entend la voix de DEGODIN dans la coulisse, côté cour.)*

DUPONCEAU. — C'est lui !

MADAME DUPONCEAU. — Partons. *(A MADOULAY, avec effusion.)* Ah ! monsieur, comment m'acquitter envers vous ? *(Le saluant.)* Nous restons chez nous le jeudi !

MADOULAY. — Ah ! madame !... Moi aussi !

*(DUPONCEAU et sa femme sortent par le fond.)*

*Scène XVII*

MADOULAY, DEGODIN

DÉGODIN, *venant de droite, à la cantonade, deuxième plan*. — Garde les quinze sous, ça sera

pour le commissionnaire... (*Se retournant.*) Eh bien ? où sont-ils ?

MADOULAY, *qui a été s'asseoir sur une chaise près de la porte, côté jardin.* — Partis !

DEGODIN. — Vous ici ?

MADOULAY. — Oui, mon bichon ! Et j'ai la bien douce satisfaction de vous annoncer que les Duponceau ne reviendront plus.

DEGODIN. — Comment ?

MADOULAY. — C'est moi qui ai fourni les renseignements sur vous.

DEGODIN. — Quels renseignements ?

MADOULAY, *se levant.* — Oh ! je ne me suis pas creusé la cervelle... je vous ai tout simplement emprunté ceux que vous avez donnés sur moi... Je vous ai fait buveur, coureur et ramolli.

DEGODIN, *furieux.* — Monsieur, c'est une infamie !

MADOULAY. — Oui, mon bichon... et ce portefeuille, c'est moi qui l'ai inventé.

DEGODIN. — Ah ! c'est trop fort ! je déposerai une plainte au parquet.

MADOULAY. — Je vous avais promis la guerre déloyale, la guerre canaille... la voilà... Et je ne vous lâcherai pas.

DEGODIN. — Ne me poussez pas à bout ! quand une fois je suis en colère...

MADOULAY. — Ça m'est égal ! j'empêcherai le mariage de votre fille... comme vous avez empêché le mien.

DEGODIN. — Ne parlez pas de ma fille!... Je vous défends de...

MADOULAY. — Il faut bien que je me venge, puisque vous ne vous battez pas.

DEGODIN, *se montant.* — Qui est-ce qui vous a dit que je ne me battais pas ?

MADOULAY. — Vous !

DEGODIN. — Moi ? j'en ai menti ! Hein ? vous dites que j'en ai menti ?

MADOULAY. — Mais...

DEGODIN, *exaspéré.* — Vous m'insultez, j'ai le choix des armes.

MADOULAY. — Permettez !

DEGODIN. — J'ai le choix des armes... je prends le sabre.

MADOULAY. — Soit ! ça me va !

DEGODIN. — Au moins, quand je vous aurai tué, vous me laisserez tranquille.

MADOULAY. — Peut-être... je vais prévenir mes témoins, dans cinq minutes je suis à vous.

DEGODIN. — Allez et soyez prompt, ne me laissez pas refroidir !

ENSEMBLE

AIR

Craignez ma colère !

Bientôt, je l'espère,

Nous nous reverrons

Et nous nous battons !

(*MADOULAY sort par le fond.*)

Scène XVIII

DEGODIN, *puis* VICTOIRE, *puis* BLANCHE

DEGODIN, *seul.* — Il faut en finir avec ce petit monsieur ! Après tout, qu'est-ce qu'un duel ? une petite étendue de terre, sur laquelle deux hommes s'alignent et qu'il faut abreuver de son sang... c'est-à-dire du sang de l'autre... voilà le duel ! Seulement, j'ai eu tort de choisir le sabre, je n'ai jamais manié cette arme ni aucune autre.

VICTOIRE, *entrant par la droite, premier plan.* — Monsieur, je pars !

DEGODIN. — Reste, je te reprends.

VICTOIRE. — Vrai, Monsieur ?

DEGODIN. — Va défaire ta malle.

VICTOIRE, *joyeuse*. — Tout de suite.

(*Elle rentre à droite.*)

BLANCHE, *entrant de gauche, deuxième plan, en toilette*. — Me voilà habillée, papa.

DEGODIN. — Pour quoi faire ?

BLANCHE. — Eh bien !... monsieur et madame Duponceau.

DEGODIN. — Ils ne viendront pas, tout est rompu !

BLANCHE, *joyeuse*. — Vraiment !

DEGODIN. — C'est l'Espagnol qui a tout cassé.

BLANCHE. — Ah ! bah ! est-ce que ça te contrarie !

DÉGODIN. — Moi ? (*A part.*) C'est mon duel qui me contrarie ! (*Haut.*) Je passe dans mon cabinet, quelques lettres à écrire... (*A part.*) Je vais consulter mon notaire... c'est un homme prudent !

(*Il entre à droite, deuxième plan.*)

*Scène XIX*

BLANCHE, *puis* VICTOIRE, *puis* MADOULAY

BLANCHE. — Eh bien ! moi, je suis enchantée... M. Duponceau fils vient de m'envoyer sa photographie dans un bouquet... il est affreux ! complètement chauve !

VICTOIRE. — Mam'zelle ! c'est l'Espagnol.

BLANCHE, *à part*. — Celui qui m'a fait manquer mon mariage. (*A VICTOIRE.*) Fais-le entrer et préviens mon père.

(*Elle passe à droite.*)

VICTOIRE. — Entrez, monsieur !

(*Elle fait entrer MADOULAY et sort par le fond.*)

MADOULAY, *entrant, à part*. — Décidément, je ne peux pas me battre avec ce gros bonhomme, je serais ridicule.

BLANCHE, *à part, le reconnaissant*. — Le monsieur des Italiens ! la stalle n° 8.

MADOULAY, *à part*. — Tiens ! une jeune fille ! (*Haut, saluant.*) C'est sans doute à mademoiselle Dégodin que j'ai l'honneur de parler ?

BLANCHE, *baissant les yeux*. — Oui, monsieur.

MADOULAY. — Enchanté ! mademoiselle... (*A part.*) Elle est gentille !

BLANCHE, *avec hésitation*. — Papa m'a dit, monsieur, que c'était vous qui aviez fait rompre mon mariage.

MADOULAY. — Mon Dieu ! mademoiselle... c'est moi, indirectement ! (*A part.*) Elle doit m'exécrer !

BLANCHE. — Et... puis-je, monsieur, vous demander pourquoi ?

MADOULAY, *à part*. — Tiens ! elle ressemble à Mathilde ! (*Haut.*) Pourquoi?... Certainement monsieur votre père est un brave homme... mais vous ne lui ressemblez pas... Heureusement... il n'a ni vos yeux, ni votre sourire, ni vos pieds... Enfin, mademoiselle, permettez-moi de ne pas m'expliquer davantage.

BLANCHE, *baissant les yeux*. — Je crois vous avoir compris... Vous êtes jaloux !

MADOULAY, *étonné*. — Moi?... Oui... précisément...

BLANCHE. — Je m'en suis bien aperçue... hier... aux Italiens !

MADOULAY, *stupéfait*. — Quoi?... qu'est-ce?...

BLANCHE. — Vos regards ne nous quittaient pas... et votre lorgnette se dirigeait toujours de notre côté, nous avions la loge 22.

MADOULAY. — Ah ! très bien ! (*A part.*) Je regardais les ambassadeurs japonais qui occupaient

le 24... (*Haut.*) Ainsi vous ne regrettez pas ce mariage?

BLANCHE. — Avec M. Duponceau ? Oh ! pas du tout ! Maintenant surtout... parce que...

MADOULAY, *lui prenant la main.* — Parce que?

BLANCHE, *baissant les yeux.* — Je ne puis rien vous dire... adressez-vous à papa.

MADOULAY, *à part.* — Ma foi, tant pis !... elle est ravissante ! (*Haut.*) Mademoiselle, je n'ajouterai plus qu'un mot... et ce mot... non, je ne le trouve pas... Vlan!

(*Il l'embrasse. DEGODIN paraît et pousse un cri en l'apercevant.*)

*Scène XX*

LES MEMES, DEGODIN

DEGODIN, *furieux.* — Drôle ! polisson !

MADOULAY. — Permettez...

BLANCHE. — Papa !

MADOULAY, *bas, à BLANCHE.* — Laissez-nous... le moment me paraît bon pour lui faire la demande. (*BLANCHE remonte au fond. A DEGODIN avec dignité.*) Monsieur Dégodin, grâce à moi, vous êtes un homme taré, coulé, fini, ravagé, démoli!!!

DEGODIN. — Monsieur !

MADOULAY. — De mon côté, grâce à vous, je suis complètement perdu de réputation... joueur, coureur et ramolli... Votre fille ne peut épouser personne, et moi je suis condamné à rester garçon... C'est pourquoi j'ai l'honneur de vous demander sa main.

DÉOODIN, *exaspéré.* — La main de Blanche, jamais ! jamais !

BLANCHE, *redescendant à droite.* — Eh bien ! est-ce arrangé ?

DEGODIN. — Monsieur vient de me faire l'injure de me demander ta main... je lui ai répondu que tu l'exécrais, que tu ne pouvais pas le voir en peinture.

BLANCHE. — Mais c'est faux... papa.

DEGODIN. — Comment ?

BLANCHE. — Et si tu refuses de faire mon bonheur, je ne me marierai jamais... je me réfugierai dans mon *piano* !

DEGODIN, *à part.* — Saprelotte !

MADOULAY. — Voyons, Dégodin, bénissez-nous, qu'est-ce que ça vous fait?

DEGODIN. — Mais ça me fait beaucoup. (*A part.*) Et mon appartement... (*Haut.*) Je mets une condition à ce mariage.

MADOULAY. — Laquelle?

DEGODIN. — Vous vous engagerez par écrit à ne jamais habiter la rive gauche.

MADOULAY. — Très bien!... mais vous vous engagerez de votre côté... à ne jamais habiter la rive droite.

DEGODIN. — Oh ! ça, je le jure !

MADOULAY, *à part.* — Eh bien ! comme beau-père... il a du bon !

DEGODIN. — Blanche, mon enfant, tu viendras me voir souvent.

BLANCHE. — Certainement... me permettras-tu d'emporter mon piano ?

DÉGODIN, *avec énergie.* — Oh ! oui... (*A part, regardant MADOULAY.*) Ce sera ma vengeance ! (*Haut.*) Nous avons eu des torts réciproques, mon cher Joseph Madoulay.

MADOULAY. — Non, Edmond... Edmond Madoulay.

DEGODIN. — Comment ?

MADOULAY. — C'est mon cousin qui s'appelle Joseph... il est marié en Amérique depuis deux ans.

DÉGODIN. — Ah ! sapristi ! si je l'avais su !... Alors vous pouvez venir habiter la rive gauche, ça ne me gêne plus.

MADOULAY. — Oh ! merci, chacun sa rive... on est plus chez soi.

DEGODIN, *faisant passer BLANCHE* à MADOULAY. — Vous avez raison, quand on ne se voit jamais on finit toujours par s'entendre.

CHEUR

Le seul moyen sur cette terre,  
On peut en juger aujourd'hui,  
De bien vivre avec son beau-père,  
C'est de demeurer loin de lui.

FIN